

Les étoiles s'éteignent à l'aube, Richard Wagamese. Éditions Zoé, Genève, 2016, 285 p.

Nicolas Beauclair

Volume 47, Number 2-3, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1048608ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1048608ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauclair, N. (2017). Review of [*Les étoiles s'éteignent à l'aube*, Richard Wagamese. Éditions Zoé, Genève, 2016, 285 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 47(2-3), 185–187. <https://doi.org/10.7202/1048608ar>

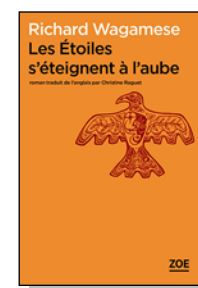
force à plusieurs points de vue. Destiné aux étudiants et aux chercheurs, il ne manquera pas, néanmoins, de piquer la curiosité de tous les amateurs d'histoire québécoise et autochtone. Par la diversité des sujets traités et une documentation extrêmement diversifiée, l'auteur réussit à valoriser l'histoire et l'historiographie de l'ethnohistoire autochtone en adoptant un point de vue original. À ce titre, les notes à la fin de l'ouvrage révèlent une recherche ethnohistorique approfondie, à la fois dans les archives de missionnaires, les écrits des auteurs autochtones – notamment la retranscription de témoignages oraux de deux membres du clan du Loup chez les Kanien'kehá:ka (Mohawks) d'Akwesasne –, ainsi que dans des travaux d'historiens et d'anthropologues parfois largement commentés et critiqués, et même dans les archives de la NASA. La description de certains mythes et traditions permet également de nuancer les archives et les connaissances construites par les missionnaires, les amateurs et les chercheurs qui ont étudié les populations de l'Iroquoisie et de l'Algonquinie depuis les premiers contacts. D'autre part, en choisissant de discuter, voire de critiquer, certaines hypothèses – la localisation du site d'Hochelaga n'en est qu'un exemple –, l'auteur rend compte de la prégnance des débats actuels dans les sciences sociales et de la construction de l'histoire à des fins politiques et nationales (le chapitre sur la célébration du tricentenaire de la signature de Grande Paix de Montréal est particulièrement éclairant). Enfin, les sources orales issues des membres de Premières Nations, coïncidant avec les traditions orales ancestrales et les travaux de chercheurs, engagent une réflexion plus complète. L'ensemble permet à l'auteur de démontrer la qualité de la recherche produite par cette méthodologie interdisciplinaire. Il est alors flagrant que les constructions historiques, anthropologiques et ethnohistoriques devront sans cesse être questionnées et déconstruites à la lueur des voix issues des minorités, que ce soient les nations autochtones ou d'autres groupes laissés pour compte.

Toutefois, le lecteur pourra déplorer quelques lacunes dans *Amerindia*. D'abord, sans pour autant ternir l'originalité et la pertinence scientifiques de l'ouvrage, la construction argumentative ainsi que l'enchaînement des idées et des essais auraient mérité d'être explicités de façon plus rigoureuse en introduction. En effet, si une première partie destinée à présenter la discipline ethnohistorique semble bienvenue au début du livre, le découpage des deuxième et troisième parties, mais aussi la relation des essais entre eux, ne semblent pas aussi clairs, n'étant ni chronologiques, ni géographiques ou culturels. Le lecteur aura donc parfois l'impression de lire des miscellanées des recherches de Roland Viau plutôt qu'une synthèse, où un autre agencement des chapitres entre eux aurait permis une meilleure compréhension générale. Par ailleurs, bien que les notes soient extrêmement détaillées et parfois même discutées, une bibliographie générale aurait permis de mieux prendre la mesure de l'immensité et de la diversité des sources utilisées. À ce titre, même si le lecteur peut repérer, de façon assez fastidieuse tout de même, quelles sont les sources, autochtones – orales et écrites –, utilisées, une section claire sur ce point aurait valorisé l'importance des savoirs autochtones en contexte de recherche ethnohistorique. En dernier lieu, bien qu'existante, l'iconographie aurait mérité une place plus importante dans cette publication. Érigés comme sources historiques par l'auteur dans son premier essai, les cartes géographiques, les œuvres d'art et les documents manuscrits reproduits sont malheureusement plutôt là comme illustration, voire comme appui à un argument, que comme documentation historique à part entière qu'il conviendrait de discuter, nuancer et faire dialoguer avec les sources écrites. À ce titre, l'ouvrage de l'anthropologue Neil Keating, *Iroquois Art Power and History* (2012, University of Oklahoma Press), est un exemple percutant du dialogue possible entre les sources iconographiques, textuelles et orales. Ce dernier dispose également d'informations importantes qui auraient

pu être reprises et/ou mentionnées dans certains des essais.

En somme, *Amerindia : essais d'ethnohistoire autochtone* permet sans nul doute de rendre compte de manière plus complète de l'histoire de l'Iroquoisie et de l'Algonquinie, mais aussi des relations entre les autochtones et les colons, puis leurs descendants. En souhaitant insérer les Amérindiens dans une trame historique non plus parallèle à celle vécue par les colons, mais bien en dialogue et en opposition en terre partagée d'*Amerindia*, Roland Viau favorise également le rapprochement des histoires et des personnes qui ont vécu côte à côte. Cet ouvrage, intégré au courant de la *World History*, trouvera probablement un écho favorable en ce moment charnière où la parole des nations autochtones se fait de mieux en mieux entendre et où les premiers pas d'une réconciliation semblent avoir lieu sur la côte est de l'Amérique du Nord.

Marie-Charlotte Franco
Candidate au doctorat en muséologie,
médiation et patrimoine,
Université du Québec à Montréal



Les étoiles s'éteignent à l'aube

Richard Wagamese. Éditions Zoé,
Genève, 2016, 285 p.

PREMIER ROMAN traduit en français de Richard Wagamese, écrivain ontarien d'origine ojibwée, *Les étoiles s'éteignent à l'aube* est un livre qui nous propose de découvrir des aspects des cultures autochtones sans tomber dans le cliché ou le lieu commun.

Wagamese nous offre, somme toute, l'histoire plutôt classique de la rencontre entre un fils (Frank) et son père (Eldon), qu'il n'a presque pas connu. Ce dernier, mourant, demande à son fils de le conduire dans les

montagnes pour y être enterré en guerrier et, au fil du chemin, il lui racontera sa vie, ses déboires, sa rencontre avec sa mère, et lui révélera aussi qui est l'homme qui l'a élevé. De cette manière, Wagamese nous offre une réflexion intéressante sur l'identité et l'appartenance tout en dressant un certain portrait des coutumes amérindiennes. Si le titre français de ce livre est poétique et évoque les derniers moments de la vie d'Eldon, le titre anglais nous semble beaucoup plus significatif : *Medicine Walk*. En effet, ce voyage permet à Eldon de faire la paix avec son passé et de guérir certaines blessures, et à Frank de découvrir une partie de qui il est et de pardonner en partie à son père. Ce voyage devient donc un parcours de guérison pour les deux protagonistes qui se retrouveront et se réconcilieront à travers leur périple.

Wagamese, par l'entremise de cette histoire, nous offre une vision dépouillée des membres des Premières Nations qu'il met en scène, et il vient déboulonner certains stéréotypes que la société majoritaire entretient souvent à propos des peuples autochtones : alcoolisme, paresse, identité liée aux bandes et aux réserves, etc.

Par exemple, on peut voir que les personnages amérindiens de ce roman ne correspondent pas aux stéréotypes identifiés par Walter C. Flemmings (2006) : on ne les désigne pas nécessairement par un nom tel qu'Amérindien, autochtone, Premiers Peuples, Métis, etc. (les termes « sang mêlé » et « injun » sont utilisés à quelques reprises) ; ils n'habitent pas de réserve et n'ont pas de « privilèges » spéciaux ; ils ne connaissent pas leur culture de manière intuitive ; etc. Contrairement à l'image de « l'Indien » construite dès l'époque coloniale et projetée jusqu'à nos jours, les personnages du récit ne sont pas idéalisés à travers une image idyllique de « bon sauvage » ni dépeints comme paresseux ou immoraux. En fait, les personnages amérindiens du récit de Wagamese sont des travailleurs acharnés qui se démarquent par leurs habiletés et leur endurance ; ils peuvent être sensibles tout comme durs ; respecter la nature tout en menant une

vie de citoyen, etc. L'alcoolisme d'Eldon, de son côté, n'est pas dû à une quelconque prédisposition génétique ou de la mauvaise volonté, mais principalement à deux événements traumatiques : le fait d'avoir été séparé de sa mère à l'adolescence et un choc post-traumatique lié à sa participation à la guerre de Corée.

Ce dernier élément n'est pas sans rappeler le récit de vie de l'Inuit Eddy Weetaltuk qui a participé à la guerre de Corée et affirme : « On aurait dit qu'encourager les soldats à se soûler faisait partie de l'effort de guerre » (2009 : 181). Cependant, même si Eldon ne fait pas exception à cet égard, son désir d'oublier certains événements dans l'alcool le fait tomber au fond du baril et il finit par être renvoyé de l'armée. Cette dépendance et ce désir d'oublier le suivront tout au long de sa vie. Ainsi, même quand les choses semblent aller mieux lorsqu'il rencontre et s'installe avec la mère de Frank, son insécurité le rattrape et l'alcool aussi par la même occasion, ce qui fera tout basculer, encore une fois. De cette manière, Eldon se retrouve pris au piège, constamment hanté par ses démons, impuissant face à la force du désespoir et du désenchantement. Wagamese nous dépeint donc des personnages simplement humains, devant faire face aux aléas de la vie, avec leurs défauts et leurs qualités. Cependant, l'auteur ne manque pas non plus de nous faire découvrir quelques traits importants spécifiques aux cultures autochtones.

Tout au long de ce roman, on découvre trois éléments culturels amérindiens qui semblent se démarquer : l'importance des récits oraux et de la vie en forêt, et la place centrale qu'occupe la femme.

En effet, les deux femmes les plus importantes dans la vie d'Eldon, sa mère et sa femme, sont décrites comme des conteuses aguerries. D'un côté, la mère, d'origine ojibwée est décrite comme une femme douce et belle racontant les histoires de manière captivante. Elle raconte si bien les histoires qu'un autre garçon, Jimmy, et même l'un des contremaîtres vivant sur le

même chantier viennent l'écouter avec Eldon tous les soirs. L'un comme l'autre en tombent amoureux, et la séparation entre la mère et le fils sera causée par un imbroglio amoureux entre elle et le contremaître. D'un autre côté, la femme d'Eldon, Angie, est décrite comme une conteuse ensorcelante qui raconte des histoires incroyables. La première fois qu'il entend l'une de ses histoires, Eldon s'en trouve tout remué :

Bunky se pencha en avant sur le canapé.

— C'est une vraie conteuse, dit-il. Elle les sort de nulle part. Elle les raconte de bout en bout si bien que t'as l'impression qu'elle lit un livre. [...]

Alors que l'histoire parvenait à sa conclusion, il [Eldon] ne se rendit compte qu'il pleurerait qu'au moment où elle s'arrêta de parler. [...]

— J't'avais dit que c'était quelque chose, dit Bunky.

(223-224)

Ces deux femmes jouent un rôle central dans la vie d'Eldon et sont réellement au centre de la transmission des connaissances et des valeurs de la culture autochtone de ce roman. Les deux femmes transmettent les récits, mais semblent aussi détenir le savoir-faire de plusieurs éléments matériels du foyer : la construction d'une maison, le piégeage, la cuisine, etc. L'autre femme amérindienne du récit, que Frank et Eldon rencontreront pendant leur périple est aussi quelqu'un qui connaît les plantes traditionnelles et comment les utiliser. Sans que cela soit décrit de manière explicite, on sent que l'auteur laisse entrevoir, par la place qu'occupent ces trois femmes dans le récit, le matricentrisme des cultures autochtones nord-américaines. Les mots de Georges Sioui semblent parfaitement coller à l'univers que Wagamese décrit : « De même que nous dépendons de notre Mère, la Terre, pour notre vie, notre équilibre et notre bonheur, de même reconnaissons-nous dans nos femmes, nos mères, nos grand-mères, nos tantes, nos filles, nos sœurs, nos amies, ce même don propre à la femme de la conscience des besoins

vitaux supérieurs des sociétés et de la science, et des moyens pour y répondre. » (Sioui 2008 : 170) Il n'est donc pas étonnant, en se fiant à cette citation, qu'Eldon ait vu sa vie s'égrener après la séparation, chacune à un moment charnière de son histoire, d'avec les deux femmes de sa vie.

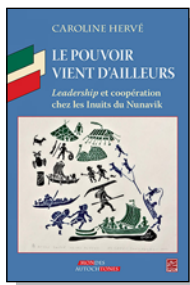
Finalement, bien qu'Eldon soit un travailleur de chantier, la vie en forêt garde une place centrale dans le récit et évoque la vie semi-nomade traditionnelle. En effet, Frank se débrouille en forêt comme un chef, il sait chasser, s'orienter et camper sans presque rien. Bien que la majorité du mode de vie en forêt lui ait été enseigné par un non-autochtone, il a appris également en se débrouillant seul et en séjournant seul pour de longues périodes dans des endroits reculés. D'ailleurs, le vieil homme qui l'élève dit lui enseigner ce qu'il doit connaître pour être un bon « Injun », c'est-à-dire un Amérindien. Le père de Frank se dit impressionné par la connaissance de la forêt de son fils et semble regretter lui-même ne pas avoir appris ce côté de sa propre culture. Frank semble d'ailleurs se réconcilier avec lui-même et avec son père en s'imaginant ses ancêtres vivant de manière simple, voyageant au rythme des saisons et en harmonie avec la nature.

Pour terminer, ce roman, de lecture agréable, nous amène sur le sentier de la découverte de ses personnages. De cette manière, au fur et à mesure que l'on comprend mieux la vie d'Eldon, Frank comprend mieux qui il est et d'où il vient. Wagemese nous dresse ainsi un portrait des cultures amérindiennes sans complaisance et tout en nuances, déboulonnant certains stéréotypes, sans nous faire la leçon, tout en décrivant des traits importants de ces cultures. On pourrait donc dire que l'auteur, d'une certaine manière, participe à une décolonisation de l'imaginaire en nous offrant un portrait des cultures autochtones en dehors du moule colonial.

Nicolas Beauclair
Centre de langues, Université de Montréal

Références citées

- FLEMINGS, Walter C., 2006 : « Myths and Stereotypes about Native Americans ». *The Phi Delta Kappan* 88(3) : 213-217.
- SIUI, Georges, 2008 : *Histoires de Kanatha vues et contées / Histories of Kanatha Seen and Told*. Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- WEETALTUK, Eddy, et Thibault MARTIN, 2009 : E9-422. *Un Inuit de la toundra à la guerre de Corée*. Carnets-Nord, Paris.



Le Pouvoir vient d'ailleurs. Leadership et coopération chez les Inuits du Nunavik

Caroline Hervé. Les Presses de l'Université Laval, Canada, 2015, 439 p.

CE LIVRE EST TIRÉ de la thèse de doctorat de l'auteure qui a reçu le Prix du livre politique de l'Assemblée nationale du Québec en 2014. Dans cet ouvrage divisé en deux parties, Caroline Hervé, professeure adjointe au département d'anthropologie à l'Université Laval, propose une analyse de la construction de la figure de leaders politiques chez les Inuits du Nunavik. Croisant l'anthropologie historique, l'ethnohistoire et l'anthropologie réflexive, Hervé propose une déconstruction du concept de leadership dans notre société à la lumière des conceptions inuites de cette notion. Pour les *Quallunaat*¹, un leader tire le groupe vers le haut et engage celui-ci dans le développement économique et administratif. Chez les Inuits, c'est plutôt le devoir d'aider et de tenir compte de l'avis du groupe qui est primordial (p. 364).

Hervé se penche sur la notion et les pratiques de pouvoir au Nunavik dans un contexte où plusieurs sociétés inuites ont maintenant des gouvernements autonomes (Groenland, Nunavut, Nunatsiavut) et où les Nunavimmiuts sont toujours en négociations pour

une autonomie gouvernementale. S'appuyant sur les travaux de Balandier, Muller ou Adler dans d'autres sociétés de tradition animiste, elle explique comment le pouvoir renvoie à une double nature chez les Inuits du Nunavik, où le pouvoir est autant exercé que subi. Grâce à ses nombreux séjours sur le terrain, ainsi qu'un travail de recherche dans différents fonds d'archives et un grand nombre d'entrevues, Hervé démontre que détenir un pouvoir signifie le droit de décider mais aussi le devoir de consulter le groupe. Les leaders sont craints et respectés, mais ils sont aussi constamment critiqués ; ils ont le droit d'accumuler des biens, mais ils ont en outre le devoir de redistribuer les richesses (p. 367). Tout au long de l'ouvrage, Hervé démontre que les relations de coopération sont le cœur de cette dualité du pouvoir.

La première partie du livre explore les pratiques de coopération chez les Inuits en mettant de l'avant les relations de pouvoir qui émergent de leurs relations d'aide au quotidien. Hervé soutient que l'entraide est primordiale dans la culture inuite et que l'action d'aider est souvent perçue comme une obligation. À cet égard, Taamusi Qumaq, chasseur et homme politique du Nunavik, est cité : « Les Inuit partageaient la nourriture dans ces temps-là. La loi inuit, que nous tenions de nos ancêtres, était de s'aider les uns les autres. » (Qumaq 2010 : 60, in Hervé, p. 43). L'autobiographie de l'Inuit de Purvinituq est d'ailleurs omniprésente tout au long de l'ouvrage. Alors que seul le partage alimentaire est vraiment documenté chez les Inuits, Hervé défend que la relation d'entraide a diverses dimensions : alimentaire (partage nourriture), matérielle (ex: prêt de motoneiges), physique (aide pour diverses tâches) et immatérielle (prière et savoir). La famille est traditionnellement l'espace où se développent les relations d'entraide. Ces relations mettent en scène quelqu'un qui aide et quelqu'un qui reçoit l'aide, donc quelqu'un possédant un capital (matériel ou immatériel) et quelqu'un qui en est démuné. Une personne dépourvue de famille